

BARDONESCHI, FLORIANA. *Chevaux, paysans et artisans. Le travail attelé entre Meuse et Loire (XII^e-XVI^e)*. Paris, Classiques Garnier, « Histoire des techniques » 22 et « Études » 10, 2021, 549 p. ISBN 978-2-406-11787-2

Bertrand Bergeron

Volume 20, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1093909ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1093909ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2022). Review of [BARDONESCHI, FLORIANA. *Chevaux, paysans et artisans. Le travail attelé entre Meuse et Loire (XII^e-XVI^e)*. Paris, Classiques Garnier, « Histoire des techniques » 22 et « Études » 10, 2021, 549 p. ISBN 978-2-406-11787-2]. *Rabaska*, 20, 267-270.
<https://doi.org/10.7202/1093909ar>

BARDONESCHI, FLORIANA. *Chevaux, paysans et artisans. Le travail attelé entre Meuse et Loire (XII^e-XVI^e)*. Paris, Classiques Garnier, « Histoire des techniques » 22 et « Études » 10, 2021, 549 p. ISBN 978-2-406-11787-2.

À une époque qui se fait de plus en plus lointaine avec le passage des ans, j'ai eu le privilège de vivre dans un temps organique où les travaux et plus généralement l'organisation des jours étaient accordés avec la marche des saisons. Les chevaux, de leurs pas pesants, en rythmaient le déroulement, et je leur dois quelques-uns de mes plus beaux souvenirs parmi lesquels celui-ci, qui a ma préférence : je suivais la faucheuse aux cliquetis de cisailles qui couchait l'herbe en larges bandes quand mon père, peut-être lassé de me voir me fatiguer derrière lui, arrêta les chevaux et me déposa sur le siège du conducteur. Après m'avoir remis les cordeaux, il ordonna aux chevaux de se remettre en marche. Je me crus, le temps d'un long trajet, devenu enfin un homme et j'en retirai un orgueil et un contentement démesurés. Je vivais la Noël en juillet. J'avais cinq ans et je m'en sentais vingt. Je pensais conduire l'attelage, alors que celui-ci ne faisait que vaquer à une routine longuement apprise. Mon enfance et mon adolescence se sont passées au contact des chevaux dont les noms m'habitent encore. J'allais les chercher dans les pâturages, aidais à les atteler, les conduisais bien installé sur les voyages de foin ou assis à califourchon sur la sellette de leurs harnais, les pieds fermement posés sur les brancards. Mon grand-père distinguait les chevaux de trait des chevaux de train, ceux qu'on utilise pour le travail de ceux qu'on attelle pour sortir et parader. Les premiers se déplacent avec lenteur, les seconds semblent en constante imminence de caracolier. Le mode de vie de mes père et père-grand ressemblait à ce qui se pratiquait à l'époque médiévale. Je suis le rejeton de parents nés au Moyen Âge et décédés à l'ère spatiale. C'est ce qui s'appelle l'accélération de l'Histoire.

Les éléments biographiques avec lesquels j'ai introduit ce compte rendu, pour agréables et nostalgiques qu'ils soient pour moi du moins, n'ont rien de gratuit ni d'anodin, car, pour bien saisir la complexité de l'essai érudit de Floriana Bordoneschi, il est préférable d'avoir vécu au contact de l'univers équin qu'elle analyse. D'ailleurs, elle-même pratique l'équitation et l'attelage, deux activités qui ne manquent pas de se refléter dans son travail. Elle sait, mieux que n'importe qui, de quoi elle parle et elle en parle mieux que n'importe qui. Grâce à elle, j'ai découvert que j'ai vécu dans la dernière période dominée par « la raison cavalière agricole » (p. 12), soit « l'acte de dressage du cheval par l'homme » (p. 11), avec ceci de particulier qu'au Moyen Âge, le cheval était « un outil de distinction et un marqueur de prestige » (p. 12), ce qui n'était plus le cas dans mon ancien temps, le tracteur lui disputant sa place. Pourtant la mieux placée pour parler de ce sujet, Floriana Bordoneschi doit quand même avouer qu'« il est parfois délicat de faire le lien entre les

mots et les objets » (p. 407), et cette difficulté, elle ne peut faire autrement que la répercuter à ses lecteurs, à moins que ceux-ci ne partagent avec l'essayiste ce patrimoine commun qui facilite le passage des mots aux choses en une anamnèse continue. Tout un chacun le sait : les mots ne sont pas les choses, une table a quatre pattes et le mot qui la nomme cinq lettres. Pour être bien compris, il est bon de prêcher un converti. Pour ma part, il m'a fallu traduire certains mots en langue jeannoise pourtant de fière ascendance française : le palonnier se nomme chez nous « bacul », les brancards « menoires », le timon « pôle », etc. En somme, rien de bien rebutant pour la lecture. Quelques illustrations faciliteraient la tâche aux novices de bonne volonté. Cette œuvre de haute précision technique a été lue par moi comme un roman du terroir parmi les meilleurs. Jamais je ne me suis égaré dans son fourmillement et partout je me suis senti chez moi, en territoire connu. Biographies donc d'animaux (cheval, bœuf) et d'objets (instruments roulants et traînants) qui ont permis au monde d'autrefois d'accoucher du monde d'aujourd'hui, le moteur cheval se transformant, comme dans les contes, en cheval-vapeur.

Chevaux, paysans et artisans s'étend sur quatre siècles, ce qui pourrait s'avérer fastidieux et déroutant. C'est tout le contraire. L'approche de Floriana Bardoneschi, par juxtapositions successives d'époques, dégage une étonnante impression de synchronicité. L'évolution technique se faisant lentement facilite cette approche à la condition que la documentation soit au rendez-vous. L'essayiste s'y emploie de manière compétente. Les ressources documentaires mises à contribution sont de deux ordres. D'abord manuscrites avec les états de biens, les inventaires après décès, curieusement les lettres de rémission, les baux à ferme et quelques fabliaux. Ensuite iconographiques ou figurées avec les heures, les calendriers, les saisons et les mois avec leurs travaux, les missels enluminés, les miséricordes et les vitraux de cathédrales. Ces images sont de précieux adjuvants pour pallier les imprécisions, voire les carences des documents écrits. Ces sources réunies offrent une documentation diversifiée et impressionnante pour ne pas dire phénoménale nécessitant un système de gestion qu'on ne peut qualifier autrement que de fabuleux. Son utilisation force l'imagination, car Floriana Bardoneschi nous situe d'emblée à hauteur d'homme, personnalisant les témoignages de manière concrète au point qu'on apprend à connaître certains protagonistes au fil des pages. L'autrice donne l'impression de circuler à travers les strates temporelles, caméra à l'épaule comme pour nous immiscer dans un documentaire filmé selon la technique de la réalité augmentée ou métavers.

Floriana Bardoneschi procède de manière globale dans un inventaire qui se veut complet. Rien de son sujet et de son écosystème n'est négligé. Du cheval, de ses relations avec son maître, de son utilisation, elle en dresse un portrait encyclopédique. Elle cherche à tout connaître : sa naissance, son

développement, ses tranches d'âge (de lait, de l'an, d'un an, de deux ans, de trois ans), sa castration par « écrasement, arrachage, ablation, cautérisation ou compression » (p. 31). Elle porte une attention particulière à ses sabots, aux soins qu'ils nécessitent de la part des hippiatres. Elle s'informe de sa nutrition, de sa digestion, de sa taille, de son prix et de son mode de possession (l'acquiert-on ? l'emprunte-t-on ? est-ce un bien détenu en mutualité ?), de ses maladies et des remèdes pour les guérir ou les soulager. Enfin, elle l'accompagne jusqu'à sa mort, s'inquiétant du sort de sa dépouille.

Le cheval renferme un potentiel énergétique que l'homme s'est empressé de domestiquer à des fins socialement utiles en lui imposant des appareils de traction (les traits), de support (le bât) ou de monte (la selle). À ce stade, le lecteur a droit à l'inventaire et à la description de tous les appareils mis au point d'abord pour le diriger (la bride, le licol, les rênes, les cordeaux) et en faire un agent efficace de traction (bricole, collier d'épaules, traits, avaloire). Quels sont les artisans qui les fabriquent, avec quel matériau, selon quels procédés, où se les procure-t-on et combien coûtent-ils ? Comment sont-ils reliés aux véhicules roulants à roues folles, c'est-à-dire libres sur un essieu immobile (charrette, chariot, tombereau) ou à roues clavetées, c'est-à-dire à roues soudées sur un essieu mobile (faucheuses d'invention plus tardive) ? Est-il besoin de préciser que l'outillage des divers artisans est décrit par le menu. Au passage, l'essayiste déboulonne le mythe persistant qui soutient que le collier d'épaules qui a succédé à la bricole fut une invention du Moyen Âge. Cette longue période en a vu plutôt l'aboutissement. La véritable avancée médiévale en ce domaine concerne la « ligne de traction basse [développée pour les chevaux attelés à des] instruments traînés, pour lesquels l'équilibre et le report du poids ne sont pas en jeu [...]. Ainsi sont nés les traits souples et le palonnier mobile » (p. 463).

Floriana Bardoneschi s'attaque à la question qui hante tous ceux que l'art équin ou bovin intéresse : le cheval est-il plus fort que le bœuf ? En fait, ses atouts majeurs sont la rapidité et la polyvalence. Il a profondément modifié la relation du paysan avec l'espace et le temps allongeant les parcours tout en raccourcissant la durée du trajet. Pour ceux qui ont vu travailler le cheval et le bœuf dans des tâches lourdes au fort indice d'inertie, le bœuf l'emporte facilement. C'est le cas, en particulier, pour l'essouchage. Devant la résistance de la souche, le cheval a tendance à se ramasser sur son arrière-train et à lancer toute sa masse dans son collier d'épaules à répétition, alors que le bœuf tire de manière continue, facilitant la section des racines. De plus, et c'est surtout vrai pour la période retenue, le bœuf est d'un bon rapport une fois mort où il sera servi à table après avoir servi sa vie durant. Il était interdit de consommer la viande de cheval.

D'un point de vue strictement économique, le bœuf est inclassable : « L'écart se creuse une fois l'achat effectué. Le bœuf est moins gourmand en nourriture que le cheval pour développer toute sa puissance, car il assimile mieux sa ration grâce à la rumination. Le cheval revient trois ou quatre fois plus cher que lui pour la nourriture » (p. 354).

Des questions de prestige social sont en jeu lorsque le paysan décide de troquer ses bœufs pour des chevaux. Le laboureur et son équipage attelé forment l'élite de la paysannerie et leur action a eu une influence déterminante sur la topographie des champs. Si la charrue est la « mère des champs allongés » (p. 389) – propos de Marc Bloch que l'essayiste reprend à son compte –, on doit en créditer aussi l'usage du cheval comme force motrice : il demande de l'espace pour déployer de manière optimale son énergie et circuler à son aise. Le paysage agricole québécois en a été marqué durablement, bien qu'on ait surtout mis l'accent sur l'avantage d'avoir des champs longs et étroits pour permettre à plus d'agriculteurs d'avoir accès aux voies d'eau qui furent, au temps de la colonie, le véritable système routier en pays de Neuve-France.

Tout au long de son essai, Floriana Bardoneschi a suivi l'évolution des techniques qui ont permis de tirer le meilleur parti du moteur cheval jusqu'à ce qu'elles atteignent un état d'achèvement qui en stabilisera l'utilisation. L'univers rural français en terre d'Amérique a bénéficié de ces innovations et il serait intéressant d'analyser le point de jonction entre la situation du *xvi^e* siècle européen et celle des *xvii^e* et *xviii^e* siècles décrite par Robert-Lionel Séguin dans son œuvre maîtresse, *La Civilisation traditionnelle de l'« habitant » aux 17^e et 18^e siècles*, ou encore *L'Équipement aratoire et horticole du Québec ancien (xvii^e, xviii^e et xix^e siècles)* du même auteur.

Depuis sa domestication qui daterait de 5 500 ans et se situerait en Asie centrale, à Botaï où se trouvent les plus anciennes preuves, le cheval a accompagné l'homme dans toutes les sphères de ses activités. Il a participé à ses prouesses, paradé lors de ses triomphes, travaillé sous sa férule, souffert avec lui ou à cause de lui dans ses moments critiques. « Plus noble conquête de l'homme », affirme un adage, celui qui donne des ailes aux hommes, surenchérit un proverbe kirghize, parce que tout cheval se prend, un jour ou l'autre, pour Pégase, magnifique sous le pinceau de Géricault, voilà autant d'images qui flattent l'imagination et créent un univers, voire une civilisation équine. Cependant, je crois que Floriana Bardoneschi a fait mieux que cela, si c'était possible, en nous le rendant à travers le temps dans son quotidien. Sans ce quotidien, il n'est guère d'autre posture possible. Quant à l'essayiste, elle a écrit un livre qui est une référence incontournable et un classique du genre.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Sant-Jean